

**HÉLÈNE
VACHON**

**CLEPTO
MANIA**





PARTIE

1

Quand il a surgi de nulle part avec ses grandes oreilles molles, son poil noir et une baguette de pain dans la gueule, on a failli capoter. On ne savait pas d'où venait le chien, mais on savait très bien d'où venait le pain : de chez les Dupont nos voisins, sexagénaires snobinards, buveurs de thé invétérés.

On n'a rien dit, on n'a rien fait, même quand, de l'autre côté de la haie, Iréna Dupont a fait remarquer à Édouard qu'il avait oublié d'apporter le pain, même quand Édouard a répondu qu'il avait bel et bien sorti le pain, même quand Iréna lui a demandé où il voyait du pain et insinué qu'Édouard commençait à perdre la mémoire, même quand Édouard a riposté qu'il n'était pas fou, encore moins amnésique.

– Et le beurre ? a rétorqué Iréna. Tu vas me dire que tu as *aussi* sorti le beurre ?

Il l'avait bel et bien sorti, sauf que pain et beurre étaient à présent dans la gueule du chien.

– Le beurrier est pourtant sur la table, plaидait Édouard.

– Vide, répliquait Iréna. Tu l'as sorti, mais tu as oublié de mettre du beurre dedans, Édouard.

Quand j'y repense aujourd'hui, je me dis que si aucun de nous n'a rien fait ce jour-là pour sauver Édouard, c'est à cause du beurre. On pensait tous la même chose: un chien qui chipe du pain est un chien ordinaire, mais un chien qui chipe le beurre qui va avec est un chien raffiné, un chien qui a une certaine habitude des combinaisons alimentaires et de la vie en société, bref un chien intéressant.

Et nous avons tous très envie de posséder un chien intéressant. Avec ma mère Adèle, mon père Jean-Claude et ma sœur Claude, nous formons une famille unie et plutôt ennuyeuse. Il nous manque cette étincelle de folie qui transfigure l'ordinaire et, à cet instant précis, sans bien savoir pourquoi, nous avons compris qu'elle était là, dans ce grand chien noir venu d'ailleurs, qui mangeait du pain avec une sorte de volupté et posait sur nous ses yeux sombres où se mêlaient la confiance et un étonnement amusé. Nous le regardions sans rien dire pour ne pas troubler son repas et pour ne pas alerter Édouard et Iréna qui en étaient à discuter de la maladie d'Alzheimer et de l'apparition de ses premiers symptômes.

Il y avait une autre raison. Il existe entre ma famille et les Dupont une série de contentieux: la haie de cèdres d'Édouard qui plonge notre terrain dans l'ombre et condamne à une mort certaine les fleurs que ma mère s'évertue à faire pousser, les pissenlits qu'il faut exterminer en été malgré les protestations d'Adèle, amie acharnée de la flore, les feuilles mortes qu'il faut ramasser en automne, le barbecue qu'il faut remiser après 20 heures parce qu'Iréna ne supporte ni le bruit ni l'odeur de la viande grillée.

Quand le chien a terminé son repas, mon père s'est levé en appelant: FIDO! Cela a aussitôt mis un terme à la discussion des Dupont, où il était question d'un «docteur fabuleux qui fait des merveilles avec les problèmes de mémoire, surtout si on s'y attaque tôt».

– Pourquoi Fido? a soufflé ma mère.

– C'est un nom de téléphone, a fait observer ma sœur.

– Tous les chiens s'appellent Fido, a ajouté mon père. On ne peut tout de même pas l'appeler Tranquille ou Simplet.

– Simplet, sûrement pas, a dit Claude.

– Arsène, peut-être? a suggéré Adèle.

– Arsène Lupin restituait presque tout ce qu'il volait, a objecté mon père. Lui, il n'a pas l'air parti pour ça.

– Pourquoi pas Clepto? ai-je proposé. C'est un voleur, après tout.

En entendant «Clepto», le chien s'est dressé sur ses pattes de derrière et s'est mis à tourner en rond. Nous en avons conclu qu'il aimait le nom. Jean-Claude a donc réitéré son appel: CLEPTO!

Cette fois, les Dupont ont fait irruption chez nous en se faulant entre deux cèdres – et en piétinant le *Paeonia suffruticosa* tout neuf planté la veille par Adèle.

– Attention! a crié ma mère en montrant les pivoinies dont quatre des douze boutons venaient de chuter.

Iréna a regardé dans la direction indiquée sans comprendre l'émoi d'Adèle.

– Qu'est-ce qu'il y a ? a-t-elle demandé.

– Les pivoinés..., a sifflé ma mère.

– Ah ça ! C'est sans importance, a rétorqué Iréna en balayant l'air de la main. De toute façon, vos pivoinés ne fleurissent pas.

Puis, elle a aperçu le chien, qui tournait toujours.

– Qu'est-ce que c'est que... ça ?

– C'est un chien, a répondu Jean-Claude en bombant le torse. Un chien qui tourne.

– Qui danse, ai-je rectifié.

– Il s'appelle Clepto, a signalé ma sœur et, dans sa bouche, le nom sonnait comme une déclaration de guerre.

Ma sœur est le seul membre de la famille à oser tenir tête aux Dupont. Moi, je n'ose rien du tout à cause d'Anémone, leur fille. Elle a 26 ans, j'en ai 16, elle est belle, elle sent bon, j'étais amoureux d'elle à 6 ans, je le suis toujours.

– Où est l'autre ? a demandé Iréna.

– Quel autre ?

– Fido. Nous avons entendu appeler Fido.

– Pas de Fido, a rectifié mon père.

Elle a poussé un interminable soupir de soulagement.

– Ça me rassure. Deux chiens comme voisins, je ne pourrais pas. Déjà qu'un...

– Et pourquoi Clepto ? l'a interrompue Édouard.

Nous avons fait la moue en haussant les épaules. Quatre moues. Huit épaules. Famille unie.

– Une idée comme ça, a éludé Jean-Claude.

– N'allez surtout pas imaginer des choses, a renchérit Adèle.

– Il aime le nom, ai-je expliqué. Chaque fois qu'on le prononce, il se met à danser.

– Ça veut pas dire qu'il est cleptomane, a fait Claude.

– Bizarre, a murmuré Édouard, songeur.

– Pourquoi bizarre ?

– Eh bien, figurez-vous que pas plus tard que tout à l'heure, notre pain a mystérieusement disparu...

– Voyons, Édouard, l'a coupé Iréna, le pain n'a pas disparu, les pains ne disparaissent pas comme ça, tu as juste oublié de le sortir. Mon mari est tellement distrait, a-t-elle ajouté en souriant.

Mine de rien, je me suis déplacé vers le petit tas de miettes laissées par Clepto et j'ai posé mes deux pieds dessus. Le chien a aussitôt arrêté de tourner pour venir flairer mes chevilles et brouter le gazon autour.

– Je ne suis pas distrait, a protesté Édouard. J'ai bel et bien déposé une baguette sur la table et elle n'y est plus.

– Il a faim, votre chien, a dit Iréna. Vous ne lui donnez rien à manger ?

– Pas besoin, a répondu ma sœur. D'autres s'en chargent.

– J'espère qu'il est propre, en tout cas. Et qu'il ne laisse pas traîner ses machins partout...

Petit rire de circonstance.

– Nous y veillerons, l'a rassurée Adèle.

– Parce que notre terrain est bien entretenu, a poursuivi Iréna.

– TRÈS BIEN, OUI, avons-nous approuvé en chœur.

– Et propre.

– TRÈS PROPRE, OUI.

– On n'aimerait pas le voir souillé. Ou piétiné.

– *Piétiné* ? a grogné Adèle.

– Piétiné, oui. Contrairement à nous, les chiens n'ont pas le moindre respect pour les fleurs.

Ils se sont détournés pour partir au moment où le teint d'Adèle virait au rouge.

– Notre entrée est très bien entretenue, elle aussi. Pourquoi ne pas l'utiliser et passer par en avant quand vous venez nous voir ?

– Par ici, c'est plus court, a rétorqué Iréna en s'insinuant entre les cèdres.

Et en faisant chuter trois autres boutons.

 2

Clepto est resté. Nous pensions qu'il allait disparaître aussi soudainement qu'il était apparu, mais non. Alors, on l'a laissé s'installer chez nous.

Il a complètement changé notre vie. Nous qui nous levions toujours à la même heure (7 heures la semaine, 9 heures la fin de semaine), qui prenions nos repas à heures fixes selon des menus invariables (lundi: poulet, mardi: poisson, mercredi: pâtes, etc.), nous avons appris à improviser, à manger du poisson le lundi plutôt que le mardi, à oublier le poulet une semaine sur deux et à nous lever systématiquement à 7 heures parce que Clepto ne fait pas la différence entre la semaine et la fin de semaine et parce que c'est à 7 heures qu'il saute sur nos lits.

Nous l'aimons énormément. Ma mère, parce qu'il broute le gazon uniformément sans rien arracher sauf les mauvaises herbes, Claude parce qu'il jappe quand Clovis ou Jules, ses deux amoureux, se pointent chez nous, ce qui lui permet de se préparer en conséquence: trois jappements pour Clovis, deux pour Jules.

Mais la vie n'est pas de tout repos avec Clepto. Deux jours après l'incident de la baguette, Clepto a déposé à nos pieds une magnifique gerbe de pivoines, des roses, des blanches, des pourpres.

Deux de chaque couleur, très exactement.

On a pensé: non, ce n'est pas possible, il ne peut pas avoir chipé des pivoines aux Dupont parce qu'Iréna piétine celles d'Adèle. On regardait les fleurs puis le chien, le chien puis les fleurs. Ma mère a réagi la première. Elle a ramassé les pivoines, les a mises dans un pot et a mis de l'eau dans le pot.

– Juste retour des choses, a décrété Claude.

– Tout de même..., a protesté mollement Jean-Claude. On ne peut pas...

Moi, je pensais à Anémone, alors je n'ai rien dit.

– Bien sûr qu'on peut, a grogné Adèle en voyant Iréna jaillir de la haie.

Clepto et les pivoines ont disparu en même temps, Clepto au salon, les pivoines derrière l'îlot de cuisine.

– Vous ne devinez jamais ce qui m'arrive! s'est indignée Iréna, tout essoufflée.

– Calmez-vous, a dit Jean-Claude en lui ouvrant la porte moustiquaire.

– On s'en prend à mes fleurs.

– À vos fleurs? Quelles fleurs? a demandé innocemment mon père, comme s'il ne savait pas qu'Iréna gagne systématiquement depuis six ans le prix du plus bel îlot fleuri du quartier.

– Nous venons tout juste de rentrer. Nous nous sommes absentés deux heures. Deux heures seulement.

– Avec Anémone ? ai-je demandé.

– Ça veut dire qu'on nous observe, a poursuivi Iréna en se mordillant la lèvre inférieure. Qu'on nous épie...

– Aucun doute là-dessus, a approuvé ma sœur.

– Tout de même..., a répété Jean-Claude.

– Je ne supporte pas qu'on s'en prenne à mes fleurs, a repris Iréna. Surtout pas à mes pivoines !

– Je comprends ça, a admis Adèle, raide comme un piquet.

– Vous ? s'est étonnée Iréna. Depuis quand vous vous intéressez aux fleurs ?

Le teint qui vire au rouge, encore. Il n'aurait pas fallu qu'Iréna ajoute :

– Vos pivoines sont dans un état tellement lamentable, ma pauvre Adèle, que j'ai d'abord pensé que vous m'en aviez emprunté quelques-unes.

Cramoisie, Adèle.

– On ne ferait jamais ça et vous le savez très bien, Iréna, a rectifié fermement Jean-Claude.

– Non, bien sûr que non, a bafouillé Iréna en clignant des yeux. Pas entre voisins, bien sûr, pas avec cette bonne entente qui nous unit tous les quatre.

Le nez en l'air, elle a reniflé bruyamment.

– Ça sent les pivoines, ici.

– Évidemment que ça sent les pivoines, a déclaré Jean-Claude avec un aplomb surprenant. C'est vous qui embaumez, Iréna. Vous traînez leur parfum avec vous.

Elle s'est recroquevillée de bonheur.

– Mais c'est tout de même étrange, a-t-elle repris. On ne m'a jamais volé de fleurs, c'est la première fois. Et le plus drôle, c'est que le sol n'est même pas piétiné, il n'y a aucune trace de pas, les tiges ont été sectionnées proprement, une cassure toute nette...

On l'avait remarqué, nous aussi.

– La personne qui a fait ça est très habile. Et si je ne connaissais pas mes plates-bandes par cœur, je n'aurais peut-être rien vu. Les fleurs ont été prélevées à différents endroits, une par-ci par-là... Édouard n'a rien vu, lui. (Elle a haussé les épaules.) Édouard ne voit jamais rien, de toute façon. Bon, je ne vous dérange pas plus longtemps. Mais si jamais vous voyez ou entendez quelque chose, prévenez-nous, d'accord ?

– COMPTEZ SUR NOUS, IRÉNA.

Iréna disparue, on s'est regardés. On ne savait pas trop s'il fallait rire ou se sentir coupables.

- Tout de même..., a murmuré vous savez qui.
- Ouais, a renchéri Adèle. Bien qu'une fois de temps en temps...
- Une fois de temps en temps, c'est exactement ce qu'il nous faut, a déclaré Claude. Clepto nous redonne ce qu'on nous enlève, c'est tout simple.
- Du salon, Clepto a aboyé. Trois fois.
- Clovis, a annoncé mon père.



Pendant les semaines qui ont suivi, la vie s'est déroulée normalement, si j'excepte les menus larcins de Clepto qui agrémentaient nos repas par-ci par-là : une demi-tablette de chocolat, un morceau de fromage, des sachets de thé, de tisane... tout ce qui traînait dehors sur la table des Dupont, de petits larcins sans conséquence auxquels nous avons fini par nous habituer en nous disant qu'ils permettaient à Clepto de garder la forme.

Puis, il y a eu l'épisode de la tasse à thé. Une tasse appartenant aux Dupont.

Iréna s'était invitée pour le thé. Nous n'aimons pas Iréna, nous n'aimons pas le thé non plus. Le seul que nous avons, c'est celui d'Iréna chipé par Clepto. Adèle essayait d'avoir l'air naturelle, moi, je m'étais réfugié au salon avec le chien.

– Excellent, ce thé, a souligné Iréna. Où est-ce que vous vous le procurez, Adèle ?

– Euh... pas très loin d'ici, a bafouillé ma mère.

– L'autre jour, a repris Iréna après un moment, j'ai aperçu votre fils, Adèle.

Votre fils, c'était moi, Jean.

- En compagnie d'Anémone..., a poursuivi Iréna.
- Ah bon ?
- Oui... enfin, sur le coup, j'ai été un peu étonnée parce que... parce qu'ils n'ont pas exactement le même âge, si vous voyez ce que je veux dire.
- Non, je ne vois pas du tout, Iréna.
- Voyons, Adèle, Anémone a deux fois l'âge de Jean.
- N'exagérons rien.
- Ils étaient attablés au café et j'ai trouvé la chose étrange.
- Qu'y a-t-il d'étrange à être attablé dans un café ?
- Jean est très jeune. Comment une fille comme Anémone peut-elle... enfin, comment une fille de son âge peut-elle s'intéresser à...
- À un garçon de 16 ans ?
- À un adolescent, oui. Un simple adolescent.
- Un *simple* adolescent ?
- Sans expérience de la vie, sans véritables connaissances, sans...
- Clepto fixait la cuisine en grognant. Moi, je commençais à m'énerver.

– Où est le problème, Iréna ? Ils se sont rencontrés par hasard dans la rue et ont décidé de partager un café, c'est tout.

Je ne bois jamais de café et je suivais Anémone depuis une heure avant de la rencontrer *par hasard*.

– C'est que..., a repris Iréna, cela fait deux ou trois fois que je les vois ensemble.

Il y a eu le bruit d'une chaise que l'on repousse et celui d'une tasse que l'on dépose impatiemment sur le comptoir. Ma mère.

– Si je vous dis tout ça, Adèle, c'est que je ne voudrais pas que votre fils se fasse d'illusions. Anémone est une jeune fille sérieuse, qui se consacre entièrement à ses études de droit et non aux garçons. Elle veut devenir avocate.

– Soyez sans crainte, Iréna. Jean ne s'intéresse pas aux vieilles !

– Vieille ? Anémone n'est pas vieille !

Un objet est tombé par terre et s'est fracassé. Clepto s'est rué dans la cuisine.

– Oh, mon Dieu, je suis désolée ! a gémi Iréna.

– Ce n'est rien, a marmonné ma mère. Ce n'est qu'une tasse, après tout. Une vieille tasse.

– Ébréchée aussi. Et pas juste un peu. Je l'avais remarqué, oui. Mais on tient à ses vieilleries, pas vrai ? Même aux plus laides. C'est sentimental, j'imagine.

Il y a eu un interminable silence, seulement interrompu par les bruits de langue de Clepto qui léchait le plancher. Adèle devait éponger la table en essayant de respirer normalement, Iréna devait regarder par terre en essayant de trouver quelque chose à dire.

– Votre chien a l'air d'aimer le thé, a finalement articulé Iréna. Ça le rend presque sympathique. Il a du goût, en tout cas.

– Vous ne savez pas à quel point, a murmuré Adèle.



Clepto avait du goût, oui. Une semaine après la visite d'Iréna, il est entré tout doucement dans la maison et, avec mille précautions, a déposé sur le comptoir de la cuisine une élégante tasse à thé en fine porcelaine blanche avec de délicats motifs de feuille bleus. On était consternés. Si la baguette et les pivoines n'avaient pas créé de commotion, il en allait autrement de la tasse.

– Tout de...

– Non, Jean-Claude, s'est insurgée Adèle. Pas de « tout de même » aujourd'hui, d'accord ? C'est trop, cette fois.

– Elle doit valoir une petite fortune, ai-je dit.

– Et faire partie d'un ensemble, a poursuivi ma sœur. D'un service sophistiqué de six ou huit couverts.

Clepto agitait la queue en tous sens.

– Sans parler de la soucoupe, a repris Adèle. C'est le type de tasse qui ne peut pas se passer d'une soucoupe.

– Mmmm, a-t-on approuvé à l'unisson.

Pause.

– Et Clepto n'a pris que la tasse..., a déploré mon père.

– Il a oublié la soucoupe, a achevé ma mère.

Ils fixaient le chien qui, sous leur regard vaguement réprobateur, est devenu tout penaud.

– Woh! ai-je crié. Arrêtez! Des plans pour qu'il aille chercher la soucoupe!

Nouvelle pause, plus longue.

– Mais ça paraîtrait moins, a repris Jean-Claude. Une soucoupe sans tasse, ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

– Exact, a renchéri Adèle. Et si la tasse et la soucoupe disparaissent en même temps, c'est moins choquant. Comme pour les gants. Perdre un gant, c'est idiot, perdre les deux, c'est moins révoltant.

– Si je comprends bien, ai-je résumé, vous êtes en train de demander à Clepto de retourner chez les Dupont chercher la soucoupe!

– On ne l'exprimerait pas aussi clairement, mais c'est l'idée.

– Et qui vous dit que Clepto va *vraiment* rapporter la soucoupe? Il peut rapporter tout autre chose. Une autre tasse, par exemple.

– Ce serait catastrophique.

– Ou la théière...

– Pourquoi pas?

– Ou l'assiette de biscuits...

– C'est toujours possible.

– Il vaudrait *vraiment* mieux retourner la tasse à ses propriétaires.

– VRAIMENT MIEUX, OUI.

Troisième pause, la dernière.

– Mais... comment? a fini par demander mon père en me regardant. Tu as une solution, Jean?

– On pourrait profiter de la nuit pour traverser chez les Dupont et déposer tout bonnement la tasse par terre, sous la table. Comme si le vent l'avait fait tomber.

– Impossible, a fait observer Jean-Claude. Iréna a dû vérifier dix fois plutôt qu'une.

– Sûrement pas, a répliqué ma mère. Si elle avait remarqué que la tasse manquait, elle aurait alerté la police, la mairie, le pape et la presse au grand complet.

Soulagement collectif.

– Alors, on fait comment?

– Je vais penser à un plan, ai-je dit.

Et on est tous allés se coucher.



Mais on n'a pas dormi. Adèle s'est rendue quatre fois à la salle de bains, mon père est descendu au salon pour lire et Claude a écouté de la musique jusqu'à 3 heures du matin. Moi, j'essayais d'échafauder un plan.

Un plan qui engloberait Anémone.

À toute chose malheur est bon, pourquoi ne pas profiter de la tasse pour me rapprocher d'Anémone. J'en ai un peu marre de faire semblant de la rencontrer par hasard et de m'inviter à sa table dès qu'elle prend un café, encore plus marre du droit civil, judiciaire, fiscal, de la rhétorique et de la résolution des conflits.

Jean-Claude a surgi dans la cuisine au moment où nous finissions de manger. Il avait les traits tirés et la mine soucieuse.

– Ce chien est malade, a-t-il déclaré en enfournant une tranche de pain dans le grille-pain.

Clepto lapait son thé, comme si de rien n'était.

– La cleptomanie, c'est un signe d'anxiété, un besoin compulsif de voler n'importe quoi, même des objets sans valeur.

Mon père s'était plongé dans les trois encyclopédies médicales de la bibliothèque, opération qui nous jette chaque fois dans la consternation. Les pronostics de mon père sont à peu près aussi fiables que ceux d'une voyante extra-lucide droguée à l'ecstasy.

– Elles datent de 1992, tes encyclopédies, a cru bon de rappeler Adèle. Et c'est pour les humains, pas pour les chiens.

– Tous les êtres vivants sont fabriqués à partir des mêmes éléments chimiques, tu sauras. Un peu de carbone à gauche, un peu d'hydrogène à droite, du phosphore dans les coins, de l'azote un peu partout... La cleptomanie canine, ça doit ressembler à la cleptomanie humaine.

– Ce qui veut dire ?

– Que notre chien est sans doute anxieux. Dépressif, peut-être.

Allongé sur son coussin, Clepto mâchouillait sa troisième tartine beurrée sans nous accorder la moindre attention.

– Vous trouvez qu'il a l'air dépressif ?

– Pas vraiment.

– Et puis il ne vole pas n'importe quoi, a dit Adèle. Il n'aime que le thé des Dupont. J'ai bien essayé de lui en offrir d'autres, il n'en veut pas.

– Sans parler de la tasse en porcelaine, a fait remarquer Claude. Il a l'air d'apprécier les belles choses.

– Les bonnes aussi.

– Mais s'il continue à dévaliser les Dupont, on court au-devant des pires ennuis, a conclu mon père. Ton plan, Jean, ça ressemble à quoi ?

À rien du tout. Je m'étais endormi avant d'avoir pu l'échafauder, à peu près au moment où je me remémorais les propos d'Anémone sur la dimension juridique de la vie en société.

– Faites-moi confiance. J'ai la situation en main.

– Ça veut dire quoi, ça ?

– Que pas plus tard que demain, la tasse sera rendue à ses propriétaires.

– *Oh boy!* a déclaré Claude.

Ce que j'ai jugé totalement déplacé.


4

La chance sourit aux audacieux, paraît-il. Les Dupont s'absentaient pendant toute la fin de semaine pour aller au Manoir Richelieu, dans Charlevoix. Ils ont quitté la maison vendredi soir avec armes et bagages, comme s'ils partaient pour six mois.

Je n'avais pas de plan, mais une connaissance toute neuve, parcellaire et parfaitement superficielle du droit. J'avais passé trois heures sur Internet à examiner les descriptions de cours offerts aux étudiants de première année à l'université, et c'est enrichi de cette connaissance que je me proposais d'aller voir Anémone – et, par la même occasion, de retourner la tasse à ses propriétaires. Pour une fois que le droit pouvait m'être utile!



Samedi matin. Journée radieuse, fraîche, avec un soleil haut perché. J'ai avalé mon déjeuner à toute vitesse et déposé dans mon sac à dos la tasse enveloppée dans trois couches de papier bulle. Le cœur battant, j'ai patienté jusqu'à 10 heures avant de traverser la haie de cèdres, Clepto sur les talons.

J'ai sonné une fois, deux fois, cinq fois, dix fois. Je m'apprêtais à m'en retourner quand la porte s'est entrouverte. Ce que j'ai vu m'a soufflé : une moitié

d'Anémone en pyjama et, à en juger par l'œil et les cheveux en bataille, à moitié endormie. Sur le coup, je n'ai rien trouvé à dire.

– Un problème, Jean ?

La porte s'est ouverte toute grande et j'ai contemplé les deux moitiés, aussi belles l'une que l'autre.

– Non, ça va. Mais je passais dans le coin et j'avais envie de discuter avec toi. Y a une question de droit qui me turlupine.

Elle a ouvert deux yeux fabuleux, mais étonnés. J'ai débité ma question en fixant un point entre sa tête et le cadre de porte :

– Clément épouse Bérengère et ils ont un enfant, Raoul, deux ans. Le problème, c'est que Clément est déjà marié, ben oui. À une Portugaise qui s'appelle Adelina. Bérengère l'ignore, évidemment, mais Adelina, elle, finit par apprendre que Clément s'est remarié et elle veut réagir. Comment ? Comment elle peut réagir ?

J'ai eu l'impression que tous les oiseaux du quartier se taisaient en même temps et que le bruit de ma respiration s'entendait jusqu'à La Malbaie.

– On est samedi, Jean, a fini par dire Anémone. Samedi matin, 10 heures.

La chance sourit peut-être aux audacieux, mais pas deux fois de suite. Une ombre a surgi derrière Anémone. Une espèce de mastodonte à tête de garçon, baraqué comme Schwarzenegger et outrageusement

bronzé. Deux mains ont enserré Anémone au point de l'étouffer. Elle riait. Clepto grognait.

– On parlera de droit plus tard, d'accord ? a murmuré Anémone en se laissant tirer vers l'intérieur.

La porte s'est refermée sur mes yeux brouillés, ma gorge sèche et mes illusions saccagées. J'ai retraversé la haie de cèdres en écrasant un *Paeonia suffruticosa* qui ne m'avait rien fait et je me suis enfermé dans ma chambre avec la tasse à thé.



Le reste de la journée s'est déroulé dans un brouillard opaque. Affalé sur une chaise longue, j'essayais de ne pas entendre les chuchotements et les petits cris étouffés des quatre amoureux qui m'entouraient, deux de chaque côté de la haie.

– Anémone est pas ton genre, m'a lancé Clovis.

– Elle habite encore chez papa-maman, a poursuivi ma sœur, et elle aime les armoires à glace qui se promènent en décapotable rouge.

– Toi, t'es jeune, pas spécialement costaud, pas du tout pétard...

– ... et t'as pas de voiture, pas de permis de conduire.

Le soir, Adèle a dû insister pour que je mange avec eux. Le nez dans ma soupe, je revoyais le sourire d'Anémone, l'autre sourire surtout, celui du grand baraqué.

– Et alors ? a demandé mon père. La tasse, c'est réglé ?

– Évidemment que c'est réglé ! ai-je répondu un peu brutalement.

– Bravo ! s'est exclamée Adèle. T'es un champion, Jean.

– Mais laissez-moi vous dire que la jeune fille sérieuse qui se consacre entièrement à ses études de droit, c'est de la foutaise ! La jeune fille sérieuse, elle se consacre à pas mal d'autres choses, si vous voulez le savoir !

Clepto a jappé deux fois. Jules. Ma sœur a filé par la porte arrière avec son téléphone, ce qui fait que je me suis retrouvé au salon avec lui.

– T'es pas tanné d'attendre ma sœur ? T'en as pas marre de passer après son foutu téléphone ?

– Bof ! Je viens pas juste pour ta sœur, a répondu Jules. Pour tes parents, aussi. J'aime bien discuter informatique avec eux.

C'est vrai qu'il ne fait pas un pas sans sa fichue tablette, le Jules.

– Si je comprends bien, t'es aussi amoureux de ton iPad que ma sœur, de son téléphone !

– Ça n'a pas l'air d'aller, toi...

– Non. Les filles, c'est compliqué. Un jour, elles boivent du café avec toi et le lendemain, t'existes plus.

– Les filles, c'est Anémone, la voisine ?

J'étais stupéfait.

– Comment tu le sais ?

– Tu te vois pas aller, *man*. Quand tu la regardes, on dirait que les yeux vont te sortir de la tête.

Quand je suis entré dans ma chambre ce soir-là, Clepto était étendu au pied du lit et ronflait à s'en décrocher la lurette, la tête appuyée sur un objet non identifié. En me penchant vers lui, j'ai vu que l'oreiller improvisé était une chaussure, une énorme chaussure de basket jaune ornée de bandes bleues et rouges.

Elle n'était pas à moi.

« Perdre un gant, c'est idiot », avait dit Adèle. Comme les souliers. J'imaginai la scène : le copain d'Anémone marchant à cloche-pied, cherchant partout son soulier, dehors, sous le lit, le canapé, et ne le trouvant pas. La journée avait mal commencé et se terminait encore plus mal. En voulant me venger, Clepto avait aggravé la situation. À présent, j'avais deux objets à rendre : une tasse et un soulier.

Mais j'ai eu un mal fou à m'endormir, je riais trop.



Le lendemain, on a sonné à la porte. Anémone.

– Euh... je viens pour la question que tu m'as posée hier. Le mariage entre... euh...

– Clément et Adelina.

– Oui, bon, est-ce qu'on peut en parler ?

Pas de réponse.

– Est-ce que le mariage était dissous ? Le premier mariage... celui avec Adelina ?

Je l'ai regardée bien en face.

– Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse !

– Parce que, si c'est le cas, ça change tout.

– Ça m'intéresse pas, le droit, Anémone. C'est toi qui m'intéresses.

Elle s'est mordu les lèvres un long moment.

– Un café, ça te dit ? On pourrait discuter de tout ça en buvant un bon café. T'aimes tellement ça, le café.

– Je déteste le café autant que le droit !

Elle s'est approchée et j'ai senti son parfum. Iréna avait beau faire, le plus bel îlot fleuri du quartier n'arriverait jamais à embaumer comme le faisait Anémone.

– Pas ici, j'ai dit. Chez toi. Et pas de café.

– Comme tu veux.

– Je vais chercher mon sac à dos.

– Ton sac à dos ? Pourquoi ?

Parce que j'avais déposé le soulier au fond, avec la tasse par-dessus, et parce que je devais me débarrasser des deux.



Je n'étais jamais entré chez les Dupont. Tous les murs étaient tapissés de grosses fleurs multicolores et, dans le vestibule, trônait un imposant aquarium rempli de poissons rouges.

J'ai déposé mon sac sous la table de la cuisine et, pendant qu'Anémone faisait du thé, j'ai compté les armoires en m'efforçant de deviner laquelle renfermait la vaisselle des grands jours. Il y en avait 13. La tâche allait être ardue.

Anémone a sorti deux tasses très ordinaires et versé le thé. J'en ai bu une gorgée en essayant de ne pas grimacer et en me creusant le ciboulot pour imaginer un

prétexte qui éloignerait Anémone, le temps que j'effectue mes recherches. C'est elle qui l'a trouvé.

– Tu t'intéresses peut-être pas au droit, mais ta question est intéressante. J'ai fait une petite recherche... attends, je vais chercher mon code.

Elle est montée. J'ai déballé la tasse à toute vitesse et ouvert l'une après l'autre toutes les armoires.

Rien. Pas l'ombre d'une tasse en porcelaine à fleurs bleues. Que des verres, des assiettes, des étagères remplies de pâtes, de riz, de céréales, de pots de confiture, de thé, de café...

Et puis, non, ce que je cherchais ne pouvait pas être dans une cuisine. Iréna ne rangeait certainement pas sa belle vaisselle dans des armoires ordinaires, mais plutôt dans un buffet ou un vaisselier qui devait se trouver au salon ou dans la salle à manger. Je me suis rué au salon... trop tard : Anémone redescendait. J'ai caché la tasse là où j'étais, sur le troisième rayon de la bibliothèque, derrière *le Grand Robert de la langue française* en six volumes, et je suis retourné dans la cuisine.

Anémone a déposé deux énormes bouquins sur la table et s'est lancée dans une explication compliquée sur les droits maritaux et les obligations des deux conjoints. Je n'écoutais pas, je pensais au soulier.

– À propos de conjoint, ton *chum* est pas là ?

Elle a eu un petit rire.

– Parti s'acheter des souliers. Imagine-toi donc qu'il en a perdu un. Il les a enlevés quand on était dehors et, hier soir, il en manquait un. On a cherché partout.

– Il est allé au magasin avec un seul soulier ?

– Ben oui.

– Il devait avoir l'air bizarre.

– Un peu.

– Ridicule même.

– ...

– T'aimes ça, toi, les décapotables rouges ?

– Ben... ça dépend.

– Et les grands nonos qui roulent dedans ?

Je me suis levé pour partir, déçu, frustré, en colère contre moi et le monde entier. J'avais tout fait rater. La tasse était dans la bibliothèque au lieu d'être dans le buffet, le soulier était encore dans mon sac à dos et moi, j'avais réduit à néant le minuscule espoir qu'Anémone s'intéresse à moi. En retraversant le vestibule, j'ai eu l'impression que tous les poissons rouges de l'aquarium s'étaient plaqués contre la vitre pour me narguer au passage.

Je suis entré chez moi au moment où la décapotable rouge s'engageait dans l'allée des Dupont. Fou de rage, je suis ressorti et j'ai jeté la grosse basket jaune au

milieu des cèdres en souhaitant très fort qu'il pleuve pendant deux jours, que les mulots la rongent jusqu'à la semelle ou qu'une colonie de fourmis géantes y élise domicile.